

Le propre de Hawks

Jacques Leduc

Number 141, March–April 2009

Jacques Leduc

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25204ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Leduc, J. (2009). Review of [Le propre de Hawks]. *24 images*, (141), 22–22.

Le propre de Hawks

Avant de réaliser ses premiers films, Jacques Leduc a été critique de cinéma à la revue *Objectif* de 1960 à 1967. Nous reproduisons ici un de ses textes publié en 1964, à l'âge de 22 ans, où se révèle déjà une façon bien à lui d'aborder le cinéma, annonciatrice du cinéaste à venir.

C'est évidemment un bien drôle de classicisme qui se manifeste par la nonchalance et la désinvolture; mais il est le propre de certains hommes, comme John Ford, comme Hawks, dont chaque nouvelle création est la solide affirmation d'une façon de vivre, c'est-à-dire d'aimer et de penser. Chaque séquence de *Man's Favorite Sport?* est un éloge à l'aisance, à la décontraction et à l'amour qui l'ont fait naître : toutes ces scènes de pêche où le gag devient farce, tous ces éléments disparates qui s'accumulent, sortis de nulle part : la double apparition d'un ours cycliste par ailleurs fort sympathique, la chenille dans la salade, un lit à la dérive, un Indien de la grande tribu des mercenaires, lui aussi, comme l'ours, fort sympathique ! Et la liste est interminable.

Tout ça s'inscrit dans l'ample mouvement d'un homme qui a passé l'âge de la rigueur et pour qui le style vient naturellement, comme ça, au fil de la plume, sans ratures ni corrections. Hawks est l'homme d'un style.

Mais parmi d'autres éléments, le style d'un créateur, c'est ses personnages, la façon dont ils se connaissent, comment ils s'aiment. Chez Hawks, ce sont d'abord des personnages en conflit que le travail rapproche. Mais le conflit, ici, n'est pas alimenté par l'animosité et il implique la bonne humeur; c'est que les personnalités sont apparemment si différentes d'une part et si entières, si globales d'autre part que l'accord nécessairement ne peut pas s'établir au début. Mais la moindre chanson autour d'une guitare ou d'un piano fait se rencontrer les personnages et, peut-être, s'aimer pour la première fois. La chanson est ici rempla-

cée par un repas; mais ici comme ailleurs, c'est la première fois que les personnages en présence rient ensemble.

Ce que j'aime par-dessus tout chez Hawks, c'est la santé : morale, intellectuelle et physique. On imagine mal ce viril septuagénaire (le 30 mai dernier !) mettre en scène des personnages affligés du moindre « complexe », de même qu'on l'imagine mal dans une pièce close. À Hawks, il faut des extérieurs, de l'espace, du grand air. Il faut aussi du sport, une activité solide et virile. Et pendant que la plupart des personnages des autres comédies (*Under the Yum Yum Tree*, *Sunday in New York* entre autres) se cherchent un gymnase où aller se défaire de leur trop-plein d'énergie, les protagonistes hawksiens, eux, ont le sport ou le danger (qu'ils envisagent d'ailleurs comme un sport). Dès lors, toute insinuation serait déplacée (comme elle l'est d'ailleurs dans les films cités); aux personnages de Hawks, il faut un langage direct, clair : c'est pourquoi les femmes prennent les initiatives quand les hommes n'osent pas et demandent avec beaucoup d'humeur : « Would you like to kiss me ? » Mais tous ces personnages ont passé le cap du « bel âge » et leurs jeux sont d'une nature bien différente de ceux de leurs contemporains : jamais ils ne perdent leur noblesse de femme, leur grandeur d'homme.

Mais la santé, c'est aussi l'équilibre. Et d'abord formel. Hawks s'attache aux gestes, s'attarde sur les détails; il aime passionnément ce qu'il fait : preuve de santé ! Qu'il suffise d'analyser la séquence d'ouverture entre Willoughby, Abigail Page et l'agent : quelques plans qui se déroulent lentement, méthodiquement, montés alternativement : plans moyens, fixes, d'apparence neutre, admirable mise en scène qu'articule la musique magique d'Henry Mancini. Howard Hawks,

dès les premières images, signe son film : c'est la réflexion d'un créateur sur son art. Et à partir de ce moment, un tel classicisme nous procure un plaisir total.

Permettez-moi d'illustrer ceci d'une autre façon : après le premier visionnement, je n'ai pas été frappé par ces beautés comme je l'avais été pour *Hatari!* par exemple; j'étais incapable de mettre le doigt sur ce je ne sais quoi qui m'avait tranquillement ébloui et m'a forcé à un deuxième visionnement. Puis à un troisième. Et alors, tout était clair : les beautés de *Man's Favorite Sport?* sont dans l'aisance : Hawks aime à ce point son sujet et ses personnages qu'on a vite fait de confondre la souplesse du créateur génial avec les trucs du métier bien appris, les ficelles et la production bien rodée, courante. Là où tous les autres metteurs en scène sentent le besoin de la prouesse, banale d'ailleurs – rappelons-nous la plupart des comédies-de-banlieue que nous avons eues à subir depuis deux ans –, Hawks, lui, réduit le langage filmique à sa forme la plus simple, la plus souple, c'est-à-dire la plus classique.

Véritablement, Hawks est l'homme d'un style. ■



Man's Favorite Sport? de Howard Hawks